

Une résistance informelle

Victor Mazière

Lionel Sabatté travaille le plus souvent avec des techniques faisant intervenir des matériaux « non nobles », liés au corps, au déchet : des cheveux, des ongles, de la corne de pieds, par exemple, ou pour la série des loups, de la poussière collectée dans le métro parisien. Parallèlement à ses sculptures, il a également développé une technique de peinture, où l'image semble émerger d'une sorte de mer ou de soupe primitives : les formes naissent des alluvions de peinture, oscillant entre le chaos liquide et l'élan vers l'organique. Le potentiel imaginaire de ces créatures mi-végétales, mi-amibiennes, issues d'un hasard semi-contrôlé, convoque alors des associations inconscientes, comme des tests de Rochschach.

Cette dimension projective, faite d'un entretissage de signifiants flottants, fait écho à une lignée conceptuelle qui partirait des expérimentations surréalistes sur la « bassesse » (on pense aux photographies de gros orteil de Jacques André Boiffard) et des thèses batailliennes sur l'informe, pour rejoindre in fine une forme détournée de pratique animiste. Dans un article consacré à la poussière, paru dans *Documents*, Bataille faisait de ces résidus organiques morts qui envahissent inexorablement l'espace des vivants, la métaphore de l'entropie où tout retourne, pendant matériel de l'informe, ce concept qui n'en est pas même un, puisqu'il échappe à toute définition, et qu'en lui s'effondrent les catégories dualistes structurant la représentation et la pensée rationnelle.

C'est à une aventure similaire que nous convie Lionel Sabatté : traversé par une violence latente, une volonté de parler pour ce qui n'a pas de voix, son travail redonne un corps et une existence à ce qui d'ordinaire est rejeté, refoulé ou laissé à l'abandon. Projet esthétique qui n'est pas sans implication politique, puisqu'il nous force à regarder le fond de ce qui nous est tous commun : car s'il efface les distinctions ontologiques (vivant/mort, organique/inorganique), il met aussi à plat les hiérarchies sociales : dans le métro, où l'artiste a recueilli l'une de ses matières premières, tout le monde laisse derrière soi un peu de son corps ; notre poussière se mêle en effet à celle des sans-abris, et du souterrain lui-même, car n'oublions pas que les cellules mortes de la peau sont parmi les constituants majeurs de la poussière. Tout ce qui est meurt et se transforme : il n'est pas étonnant dès lors que Lionel Sabatté ait « réparé » des papillons « imparfaits », ou laisser s'oxyder du bronze dans un même processus de destruction et de métamorphose, comme s'il fallait toujours que le temps de l'œuvre se conjugue à l'imparfait pour laisser advenir autre chose, une « albedo » nouvelle précédée d'une « nigredo » : nuit noire de l'âme avant l'illumination, nuit des métaux « malades » (« lépreux » comme disaient les alchimistes, c'est à dire corruptible) avant qu'ils ne soient transmutés. En ce sens, le travail de Lionel Sabatté répond à une sorte d'exigence primale, antérieure à la pensée, qui nous ramène à des peurs et à des espérances fondamentales, mais aussi à une poésie à la fois sombre et lumineuse, où les ténèbres et le jour sont indissolublement interconnectés.